



Martin Rueff, à Rome, en janvier. DINO IGNANI

NICOLAS WEILL

Qui donc est Martin Rueff, ce professeur de littérature à l'université de Genève, après l'avoir été à Bologne (Italie), à Paris et à Palo Alto (Etats-Unis), ce polyglotte, né en 1968, qui traduit et retraduit l'écrivain italien Italo Calvino, le philosophe Giorgio Agamben, l'historien Carlo Ginzburg? Non seulement il fut l'éditeur de plusieurs volumes importants dans « La Pléiade » – Michel Foucault, Claude Lévi-Strauss et d'archevêque Calvino, dans un volume à paraître en mai –, d'un Cesare Pavese et d'un Jean Starobinski en « Quarto », mais il est aussi un homme de revue, qui anime *Po&sie*, fondée par le poète Michel Deguy (1930-2022), auquel il a consacré colloque et études (*Différence et identité. Michel Deguy, situation d'un poète lyrique à l'apogée du capitalisme culturel*, Hermann, 2009). Il préside également les *Annales de la société J.-J. Rousseau*, étant en outre spécialiste de l'auteur d'*Emile* (*Foudroyante pitié, Mimésis*, 2018). Démarrant la thèse selon laquelle la critique littéraire et la création sont incompatibles, Martin Rueff trouve encore le temps d'écrire de la poésie et de donner des cours en prison.

Doit-on parler d'éclectisme à propos de cet homme toujours sur les routes, entre les trois pôles de son existence, l'Italie, où vivent ses enfants, la Suisse, où il enseigne, et Paris? Lui préfère parler d'« étoilement des identités » afin de suggérer une unité profonde de cette existence en apparence si bariolée. Cette unité se dessine dans son nouvel essai, *Au bout de la langue*, qui paraît chez Nous, éditeur d'un de ses sept recueils poétiques, dont le titre, *La Jonction* (2020), semblait non seulement désigner un quartier genevois au confluent de l'Arve et du Rhône, mais aussi faire signe vers la possibilité d'un cœur à son étoile. Dont voici quatre branches remarquables.

## Poème

Si Martin Rueff salue le renouveau poétique qui, depuis la pandémie de Covid-19, pense-t-il, a fait grimper les ventes de ce secteur marginal de l'édition, il ne s'inscrit pas dans le courant identitaire, écologique, politique ou social qui caractérise ce sursaut. Pas question pour autant d'ériger la poésie en refuge de la « belle langue ». « Il y a deux grands courants dans notre tradition poétique », explique-t-il au « Monde des livres ». *Un courant hymnique, de célébration de la présence, qui s'accommode d'une certaine religiosité. C'est l'idée que le poème est là pour dire, par le langage, la beauté de l'amitié, des dieux – comme, en France, chez Yves Bonnefoy [1923-2016] ou Philippe Jaccottet [1925-2021]. L'autre est élégiaque, une poésie qui ne dit pas la présence mais la perte, la disparition, élégos en grec, le "chant de deuil". Il s'accommode très aisément de la poésie amoureuse, de la perte de l'être aimé, de la déploration des morts, d'"où sont les neiges d'antan" de François Villon.* »

Lui ne s'inscrit ni dans l'un ni dans l'autre, précise-t-il avec un sourire malicieux. « Face à la poésie actuelle de l'hymne à mon corps, au sexe, à la nature, etc., je défends, moi, une poésie critique, qui assume une relation dialectique à l'hymne et à l'élégie », au risque, accepté, d'être « qualifié d'intellectuel de la bande ». Sa poésie, en partie inspirée par Paul Celan (1920-1970), entretient une relation indéfectible au savoir et à l'histoire. Elle se refuse à la pure spontanéité. « Quand Paul Celan écrit son poème de 1967 sur Rosa Luxemburg, Du liegst [Tu gis], il met l'histoire dans l'élégie et, du coup, il ne se contente pas d'évoquer les nuages, l'herbe, l'eau, mais il en fait des éléments d'histoire. Je trouve cela extraordinaire! »

# Martin Rueff, homme des jonctions

**Universitaire, critique, traducteur, éditeur, poète. Toujours entre la Suisse, l'Italie et la France... La parution d'un essai sur le langage poétique, « Au bout de la langue », est l'occasion de suivre cet intellectuel peu commun**

## Traduction

L'ancien élève de l'École normale supérieure et agrégé de philosophie a toujours traduit pour ses études du grec, du latin et de l'allemand, et il reconnaît, en « bon élève », adorer lire les auteurs en version originale. Mais jamais il n'avait pensé devenir traducteur au sens plein du terme. Un jour qu'il faisait passer le baccalauréat à Bologne, un élève lui récita un poème du Génois Eugenio Montale (1896-1981, Prix Nobel de littérature 1975). « Dans ce texte, il y avait le mot *meriggiane* [se reposer aux heures chaudes de midi]. Quand je l'ai entendu, je me suis dit qu'il fallait inventer un terme français pour dire cela » – où l'on n'a que « faire méridienne ».

Ainsi cette activité naquit-elle de rencontres de hasard et d'amitiés. Avec Giorgio Agamben, dont il était alors très proche, avec la veuve d'Italo Calvino, ou avec Carlo Ginzburg, quand il mit en français l'une de ses conférences sans vouloir se faire payer, au scandale de l'historien. « Un des mots qui résume tout est "philologie", dit Martin Rueff. *La passion de la langue, des langues, de l'argument. Traduire, c'est comme la prière, mais il y a aussi un côté athlétique. On s'améliore quand on pratique constamment.* » Comme le fit le poète américain Ezra Pound (1885-1972), il aimerait s'affronter aux poètes latins élégiaques – Ovide, Propertius... – « mais, à la

différence de Pound, autrement que pour montrer les muscles. On peut inventer une manière plus humble de rendre hommage aux grands auteurs ». Calvino a été pour lui un maître en la matière : « Il ne voulait pas que la littérature soit une plongée vers l'intérieur. Sa sobriété, son extraordinaire élégance, sa grâce sont autant de leçons constantes quand on traduit. Ne pas être lourd, ne pas ennuyer, ne pas compter sur la complicité du lecteur. Il faut vraiment le gagner, et pas par des processus d'autorité », commente-t-il, lui qui lit toujours à haute voix le résultat final.

Contrairement à certains théoriciens de la traduction, comme le linguiste Antoine Berman (1942-1991), Paul Ricœur (1913-2005), Barbara Cassin ou Jacques Derrida (1930-2004), qui estiment qu'elle est d'abord hospitalité, accueil, il admet qu'elle comporte sa part de brutalité. Pour autant, il considère que la violence que porte le langage en général ne saurait être éliminée simplement en l'expurgant des mots qui blessent, y compris les minorités opprimées : « La langue est là avant nous, elle sera là après. Il faut être attentif à ses mobilisations, son évolution, son dynamisme. Mais je trouve étrange d'avoir à la plier en fonction de nos exigences identitaires », affirme-t-il, face à ceux qui, par exemple, prétendent imposer « autrice » plutôt qu'« auteure ».

## Edition

De sa jeunesse marseillaise Martin Rueff a conservé l'impératif footballistique de « ne pas jouer perso », confesse-t-il : « Beaucoup d'éléments de ma vie littéraire sont liés à cette conviction, et je trouve qu'éditer en relève. » S'il exerce ce métier pour des maisons ayant pignon sur rue, comme Gallimard ou le Seuil – il siège au comité de la collection « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », fondée par son ami Maurice Olander (1946-2022) –, s'il dirige la collection « Terra d'altri », spécialisée dans la littérature italienne, chez Verdier, ses propres œuvres et recueils se retrouvent souvent dans des structures plus modestes, comme Mimésis ou Nous. Il y voit une manière de « brouiller les pistes » et considère que la création poétique se fait désormais chez les petits éditeurs.

## Genève

Bien que le passeport suisse lui ait été légué par la famille de son père, fuyant les pogroms roumains, son attachement à la cité de Calvin tient surtout à la prestigieuse tradition de critique littéraire que l'on désigne sous le nom d'« Ecole de Genève ». Celle-ci s'inaugure avec le spécialiste du romantisme allemand Albert Béguin, Marcel Raymond, Georges Poulet, Jean Rousset ou Jean-Pierre Richard et se prolonge avec Jean Starobinski. « Entre l'Allemagne et Paris, Genève constitue un lieu où convergent des traditions textuelles et critiques différentes. Je m'y rattache parce que cette tradition est traversée de cette conviction que le texte littéraire, loin d'être un simple document, voit se jouer quelque chose de vital pour les individus et pour les communautés. » Mais toujours pas question de prendre la littérature comme un rapport immédiat à soi; elle reste une élaboration symbolique patiente et, pour lui, les recherches et les interprétations appartiennent de plein droit au poème. Comme si la philologie ainsi comprise occupait le cœur de l'étoile. ■

## Du babil à la vérité

NÉ D'UNE CONFÉRENCE prononcée devant les enfants de Cergy (Val-d'Oise) en pleine pandémie de Covid-19, *Au bout de la langue* réinvente en prose un genre d'écriture proche de la poésie scientifique par laquelle se transmettaient les savoirs, jusqu'à leur mathématisation, au XVII<sup>e</sup> siècle. Les nombreuses références donnent lieu à des renvois bibliographiques plutôt qu'à des notes, et plusieurs types de discours, poétique, philosophique et philologique, s'enchevêtrent pour converger en une ample réflexion sur la langue et la littérature.

Elle commence au plus concret, par une longue description de l'organe sis dans notre bouche, que l'ambivalence du français et d'autres langages confond avec la capacité de s'exprimer, et s'achève par une théorie du discours poétique qui veut que « l'œuvre révèle au poète un sens qui

ne lui préexiste pas ». De passionnantes digressions puisent au vaste répertoire historique qui compose la bibliothèque intime de l'auteur, mais aussi dans le mythe grec et latin. En particulier celui de Philomèle, cruellement désirée par son beau-frère Térée qui la viola et lui arracha la langue afin de s'assurer, en vain, de son silence. Elle finit métamorphosée en rossignol.

Ce retour aux sources du babil et du balbutiement cherche ainsi à en finir avec deux figures d'écrivain, le « chef de projet » soi-disant lucide sur tout ce qu'il fait, ou le poète possédé et maudit. Ni artisan ni génie, le poème se contente de chercher du vrai. A lire cet essai qui se dévore d'une traite, c'est déjà beaucoup. ■ N. W.

AU BOUT DE LA LANGUE, de Martin Rueff, Nous, « Antiphilosophique », 240 p., 22 €.